

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 21 MAI 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Leduc.—La guerre hispano-américaine, par F. Picard.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Notre Nord-Ouest, par F. Picard.—L'École Littéraire.—Poésie : Un nom glorieux, par J.-B. Caouette.—Nouvelle canadienne : Un fantôme, par L. Fréchette.—A l'autel de Marie, par Lucette.—Aveu, par Liane.—Poésie : Un mendiant, par H. Desjardins.—Nouvelle, par Aimée Patrie.—Poésie : Sur un portrait du Dante, par Emil Nelligan.—Nos fleurs canadiennes, (avec gravure) par E.-Z. Massicotte.—Ave Maria, par Naude.—Le printemps, par Ezré.—Aux pieds de Marie, par A. Lozeau.—Poésie : Prends garde, par L. Fanuel.—La reine Wilhelmine.—Courrier de la mode, par Blanche de Géry.—Les joueurs d'échecs.—Conseils pratiques.—Devinette.—Théâtres.—Choses et autres.

GRAVURES.—Portrait de la reine Wilhelmine de Hollande.—La guerre hispano-américaine : Embarquement des troupes à Key-West ; Capture d'un navire marchand par les Américains ; Les engagements volontaires à New-York ; Les membres du gouvernement cubain ; Transport de troupes par voie ferrée ; La canonnière américaine *Indiana* ; Le colonel Cody (Buffalo-Bill).—Gravure du feuilleton.—Devinette.—Gravures comique.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Les Américains exultent et semblent vraiment avoir perdu la tête.

L'affaire de Manille, à laquelle on ne peut raisonnablement pas donner le nom de bataille, les a tellement bouffis d'orgueil, qu'ils ne savent quelles expressions employer pour célébrer leur facile triomphe, et jamais amiral n'a tant reçu d'éloges pour avoir fait si peu que l'amiral Dewey.

Dewey est un héros, Dewey est le plus grand homme de guerre des temps modernes, Dewey est invincible, Dewey... ! Quelle flotte oserait attaquer Dewey ?

Les journaux l'ont représenté de toutes manières, de face, de profil, de trois-quarts, mangeant, buvant, dormant, en uniforme, en pékin, en caleçon, assis, debout, couché, etc., et toujours grand, immense, phénoménal.

Je viens de le voir dans sa dernière incarnation. Il est perpendiculaire au pont de son navire, et tient un éventail de la main droite, pendant que le pouce et l'index de la main gauche sont occupés à soutenir un cigare à moitié consumé. Autour de lui de la fumée,

beaucoup de fumée, les canons fument, les cheminées fument, le cigare amiral fume...

Et au-dessous cette légende : " Le commodore Dewey s'éventant tranquillement et fumant son cigare pendant le plus fort de l'action."

C'est à faire frissonner.

Or l'action, le plus fort de l'action, voici ce que c'était :

D'un côté, une dizaine de navires grands, forts, cuirassés, armés de canons modernes ; de l'autre, une flottille de vieux bateaux, en bois vermoulu, mal armés et inférieurs aux autres sous tous les rapports.

Les gros canons américains atteignant leur but à cinq milles, pendant que les projectiles espagnols viennent mourir à plus d'un mille des vaisseaux ennemis.

On appelle cela une bataille ! C'est absurde, massacre, serait plus vrai, puisque ces malheureux navires espagnols se sont trouvés dans la position de dix lapins éclopés aux prises avec dix chasseurs armés d'excellents fusils.

L'amiral Dewey se trouvait tout simplement dans la position de chef des dix chasseurs, et je ne trouve rien de bien extraordinaire à ce qu'il ait tiré de son porte-cigare un Crème de la Crème de Fortier, pendant que ses chasseurs tiraient sur les lapins impuissants à riposter.

Qu'on le bombarde vice amiral, qu'on lui donne une épée d'honneur, pour remplacer celle qu'il n'a pas eu la peine de tirer du fourreau, qu'on le coule en bronze si cela plaît à ses compatriotes, c'est parfait : mais, de grâce, qu'on en finisse avec ces salamalecs qui deviennent ridicules.

L'amiral Dewey a obéi aux ordres de son gouvernement ; on lui avait dit de détruire l'escadre espagnole, il l'a fait, en profitant de la sottise de l'amiral ennemi qui est venu se jeter dans la gueule du loup ; il l'a fait sans coup férir, grâce à la supériorité de ses armes, mais enfin, ce n'est pas une raison pour faire un héros de ce brave homme, qui n'a même pas eu l'occasion de se montrer brave.

Il l'est, je l'admets, comme tout le monde, comme vous et moi, ni plus, ni moins, mais,

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Si les Américains ne font pas autre chose que cela, et s'ils n'enfoncent que des portes ouvertes, ils risquent bien de ne trouver d'admirateurs que chez eux.

Quant à l'Espagne, pauvre nation, elle récolte les fruits de son œuvre.

Despote, intransigeante, ennemie du progrès ou plutôt en retard, elle s'est laissée devancer par les nations qui travaillent et progressent.

Orgueilleuse à l'extrême, elle est punie dans son orgueil.

** Au reste, en ce qui concerne les Etats-Unis, voici ce que dit un journal américain, le *Manchester Union*, sous le titre : " Après réflexion " :

A mesure que les détails de la bataille de Manille nous arrivent, et que l'exaltation des premiers transports de la victoire diminue, nous avouons nous sentir mal à l'aise, devant certaines manifestations et réjouissances.

Il nous a été donné de connaître, par la lecture et le récit, toute la bravoure du commodore Dewey, de ses officiers et de ses marins, et nous entendons encore les vantardises de gens qui nous disent comment nous pouvons annihiler les Espagnols et combien nous les avons maltraités, comment, en un mot, nous pouvons dompter toute la création et lui jouer ce bon tour, si elle ne nous reconnaît pas immédiatement comme ses maîtres. Et, cependant, nous sommes toujours à nous demander si les Etats-Unis ont bien quelque raison de prouver leur courage comme nation. Le commodore Dewey est un brave ; oui, c'est un brave. Qui a jamais vu un enfant du Vermont ou un soldat Yankee manquer de bravoure ? Depuis la naissance de la nation, les soldats et les marins américains ont montré, maintes fois, au monde, qu'ils possèdent le plus noble et le plus intrépide courage qui soit donné, et ils sont prêts à en faire preuve, chaque fois que l'occasion s'en présentera. Malgré tout, nous croyons que l'incident de notre guerre civile, qui jeta le plus de gloire et d'honneur sur nos armes, est celui d'Appomattox où Grant rendit leurs chevaux aux soldats rebelles, pour leur permettre de s'en retourner à

leurs foyers, et aux officiers, leur épée, pour leur témoigner de son estime, ne leur demandant que leur parole de ne plus jamais combattre la République, avec ce sublime adieu : " Soyons en paix. "

A notre avis, Grant ne servit jamais mieux sa patrie qu'en poussant la générosité jusqu'au pardon du rebelle vaincu, et l'honneur de la nation n'a jamais été plus élevé par lui que lorsqu'il prêcha le " pardon et non l'holocauste ".

La nation espagnole est une nation courageuse. Aucun de ceux qui ont lu l'histoire ne le niera. Mais pendant que le monde a grandi, en marchant vers de nouvelles aspirations et un nouvel idéal, s'est orienté, d'après de nouveaux desseins et de nouvelles forces, l'Espagne est restée stationnaire. Elle s'est complue dans l'illusion de sa puissance et de sa gloire d'il y a trois siècles, au point de s'en faire une réalité présente ; et aujourd'hui, la jeune République, pleine de seve et de vigueur, bénie par le Créateur, avec plus de munificence que jamais ne le fut aucune autre nation de la terre, riche, alerte et forte, demande à un peuple en banqueroute, ignorant et dégénéré, de lui livrer son patrimoine et de s'humilier devant elle.

Il y a plus de courage, pour les Espagnols, de se refuser à nos demandes que, pour nous, d'en exiger la satisfaction. Il y a autant de courage à défendre des forteresses antiques et délabrées, avec des canons d'un autre âge et de vieux navires en pourriture, à faire face sans espoir à la défaite certaine, à combattre aussi longtemps qu'on peut tenir debout et voir devant soi, et aller chercher la mort dans l'abîme plutôt que de se rendre—il y a là autant de courage qu'à cribler l'ennemi de boulets et de projectiles avec des canons de dix pouces et des machines à tir rapide et à combattre derrière la puissante armure des navires de guerre les plus perfectionnés de l'univers.

Nous pouvons terrasser l'Espagne. Oui, certes, nous le pouvons. Nous pouvons en faire de même avec l'Italie, la Turquie, la Grèce ou l'Autriche. Et après, quelle gloire en rejaillirait sur nous ? Bien peu, et nous aurions tort de nous en réjouir.

S'il y avait lieu, nous nous glorifierions avec tous les jingos, mais naviguer tout droit, sans rencontre, jusqu'à Manille, bombarder la ville et faire périr un millier d'Espagnols, ne sont pas une affaire comme celle de Bunker Hill et Bennington, comme la bataille de la " Constitution " et de la " Guerrière ", comme celle de la Nouvelle-Orléans, et encore bien moins, comme les combats gigantesques de Gettysburg et de Spottsylvania.

Non, le bombardement de Manille ajoutera peu à notre gloire, et rien du tout, si on le compare à notre lutte pour l'indépendance, la liberté, ou à notre guerre contre la rébellion en armes.

Puissions-nous voir bientôt la fin.

Cet article est bien conçu et, venant d'un organe américain, il n'en a que plus de valeur.

** Cette malheureuse guerre n'occupe pas seulement l'attention des habitants de notre modeste planète, car elle semble chercher à jeter le trouble dans le céleste séjour du Maître de toutes choses.

Les clergés des différentes religions des Etats-Unis implorent le Très-Haut de venir en aide à la grande République américaine, de bénir ses armées, de leur accorder la victoire, par cela même de rétablir la paix.

Les Espagnols, de leur côté, ne restent pas inactifs, et prient nuit et jour pour obtenir le même résultat.

Tout le monde a raison, et chacune des deux nations est persuadée—si l'on s'en rapporte à leurs dires—qu'elle a pour elle le droit et la justice, mais il doit y avoir quelques embarras à décider laquelle des deux sera exaucée, alors que les Espagnols demandent à Dieu de les aider à tuer le plus d'Américains possible et que ceux-ci implorent la même faveur à l'égard des hidalgos.

En vérité, le Dieu des armées se trouve souvent placé dans des alternatives difficiles.

** Ils ne se passe guère de semaine où les journaux ne nous signalent un cas de morsures graves infligées par un chien mal commode. Je viens d'en voir deux depuis huit jours.

Bien que les cas de rage soient assez rares en Canada, il est bon de connaître certaines méthodes employées dans les pays, comme le nôtre, où il n'existe pas encore d'Institut Pasteur.

Un missionnaire Français, en Chine, rapporte qu'ayant vu deux de ses porteurs mordus par une chienne enragée, il manifesta une vive inquiétude à leur égard en présence de cinq Chinois. Ceux-ci lui disent d'un